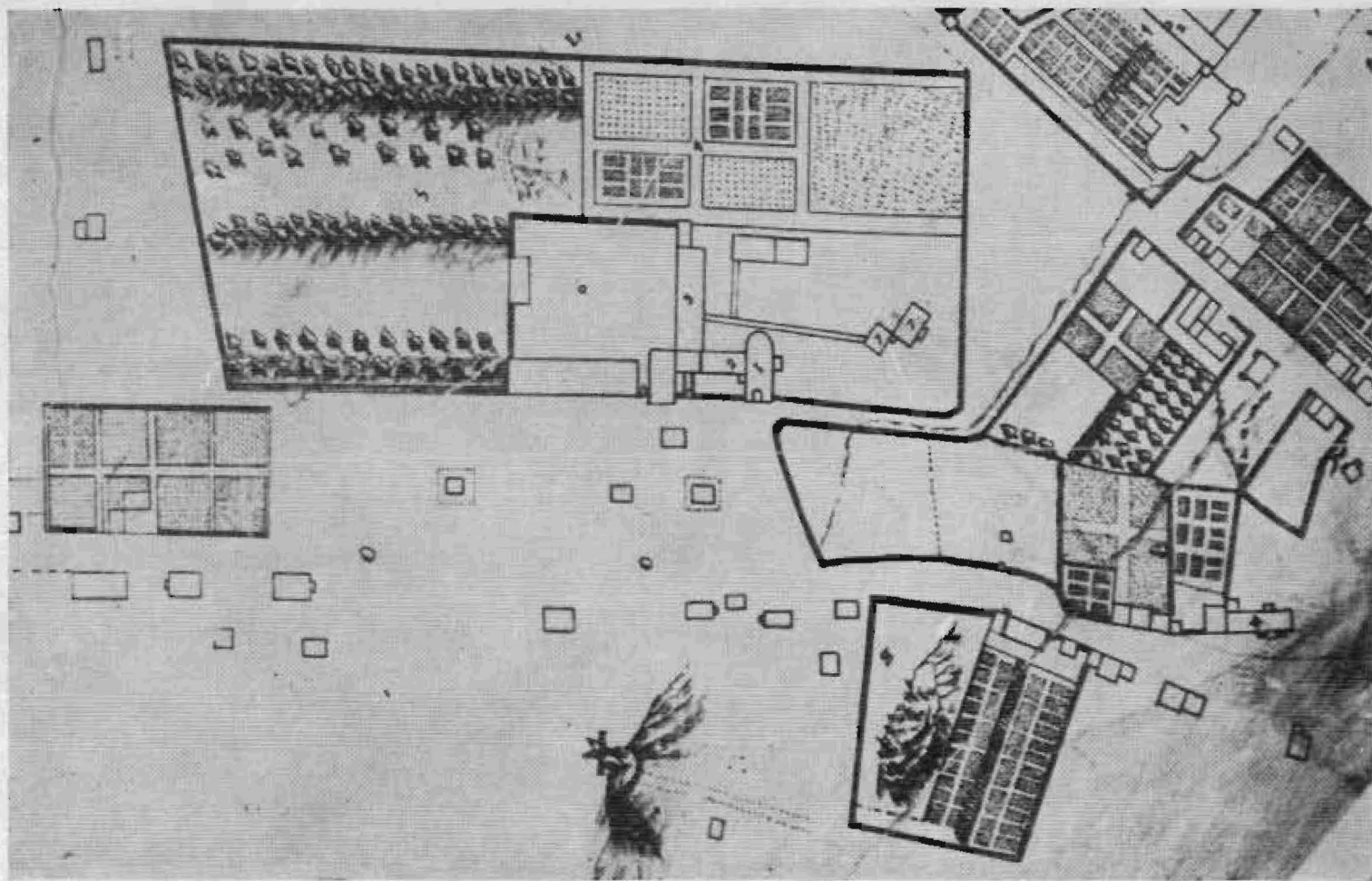


L'HÔTEL-DIEU EN 1670.

1. L'église; 2. La salle des malades; 3. La cour des religieuses; 4. Le dortoir; 5. La basse-cour; 6. Le jardin et le clos des religieuses; 7. Le jardin des pauvres; 8. Le lavoir. — A l'angle des rues de la Fabrique et Saint-Jean: 6. Le moulin des Jésuites. — A l'extrême droite, au bas de la Côte du Palais: R. Une brasserie.



LE QUARTIER DES URSULINES EN 1670.

1. L'église; 2. La cour; 3. Le dortoir; 4. Le jardin; 5. Le clos; 6. La basse-cour; 7. Les pensionnaires. — S: Le logis de M. d'Ailleboust (le gouverneur). — O: Grande Rue et chemin qui va au Cap Rouge. — Au bas; 4. La prison. — A droite: les Jésuites.

tage » pour éviter les rapides, puis, le canot remis à flot, reprenant sans tarder la navigation interrompue.

Il y avait près de cinquante portages à faire pour se rendre de Montréal à Michillimakinac. On pouvait en éviter une quinzaine au retour, en sautant les rapides en canot, lorsque l'opération n'était pas trop périlleuse ¹.

Dès le 8 décembre 1672 ², Jolliet arriva à Michillimakinac, à la mission de Saint-Ignace des Hurons ³, fondée par le Père Jacques Marquette l'année précédente. Il avait fait un trajet de plus de trois cent cinquante lieues en canot d'écorce !

Le Père Marquette l'accueillit avec effusion. Ce religieux « au cœur doux et bon », comme dit Bancroft, était né à Laon, en France, en 1637, et était entré dans l'ordre des Jésuites à l'âge de dix-sept ans. Il avait trente-six ans, et Jolliet vingt-huit, lors du voyage de découvertes qu'ils firent ensemble en 1673.

Le récit de ce voyage, écrit par Jolliet, fut perdu — englouti dans les flots du Saint-Laurent au-dessous du saut Saint-Louis, près de Montréal, au moment où l'explorateur allait toucher au terme de son voyage — vers la mi-juillet de l'année 1674 ⁴. Marquette, qui avait lui-même pris des notes sur les choses qu'il avait plus particulièrement remarquées, écrivit, vers les mois de septembre et octobre de la même année, par ordre de son supérieur, le Père Dablon, une relation très intéres-

1. Dans tout son voyage au pays des Illinois (1672-74) Jolliet sauta quarante-deux rapides.

2. « Le jour de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, que j'avais toujours invoquée depuis que je suis en ce pays des Outaouacs pour obtenir de Dieu la grâce de pouvoir visiter les nations qui sont sur la rivière Mississippi, fut justement celui auquel arriva M. Jolliet ». (Récit du P. Marquette, édition Douniol).

3. Les Hurons de la nation du Pétun. (Les Etiontates.)

4. Presque tous les auteurs disent que l'accident eut lieu vers la mi-août; cela est inexact. Le Père Dablon fait une mention spéciale de ce naufrage dans sa « Relation de la découverte de la mer du Sud », laquelle fut envoyée en France le 1er août 1674.

sante de son voyage au pays du Mississipi depuis l'embouchure de la rivière Miskonsing (Wisconsin) jusqu'à la bourgade d'Akanséa, près de l'embouchure de la rivière Arkansas.

Cette relation a été fort heureusement conservée. Elle fut publiée une première fois dans un volume de Thévenot, sous le titre: « *Voyage et découverte de quelques pays et nations de l'Amérique Septentrionale*, par le P. Marquette et Sr Jolliet — MDCLXXXI, Paris. — Avec privilège du Roy » . . . ; puis fut rééditée par O. Rich, à Paris, en 1845.

Voici les premières lignes du récit du Père Marquette, tel que publié par Thévenot en 1681:

« Je m'embarquay avec le sieur Jolliet, qui avait esté choisi pour conduire cette entreprise, le treize May 1673, avec cinq autres François, sur deux canots d'écorce, avec un peu de bled d'Inde et quelques chairs boucanées pour toute provision. L'on avait eu soin de tirer des Sauvages tout ce qui s'estoit pu tirer de lumière de ces pays, l'on en avait mesme tracé une carte sur leur récit, les rivières y estoient marquées, le nom des Nations que nous devons traverser et les runs de vent que nous devons suivre dans ce voyage¹.

« La première nation que nous rencontrâmes fut celle de la Folle Avoine. J'entray dans leur rivière pour aller visiter ces peuples, auxquels nous avons presché l'Evangile . . . »

A partir de ce deuxième alinéa, jusqu'à la fin du récit la version de l'édition Thévenot est, à très peu de chose près, identique à la version du manuscrit du collègue Sainte-Marie, dont nous allons maintenant parler.

[1. Un run de vent (ordinairement rumb: pron. ronb') est l'espace angulaire compris entre deux des trente-deux aires de vent d'une boussole.]

Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1800, le Père Cazot, le dernier des anciens Jésuites du Canada, fit remettre aux Dames Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec, plusieurs documents et objets importants, entre autres un cahier que l'on considérait avec raison comme très précieux, et qui fut rendu aux Pères de la Compagnie de Jésus à leur retour au Canada, en 1842. Ce cahier fait aujourd'hui partie des archives du collège Sainte-Marie, de Montréal. Il contient deux manuscrits bien distincts:

a) Le premier, d'une écriture inconnue, commence par le récit du voyage historique accompli par Marquette, Jolliet et leurs compagnons en 1673. Ce récit est du Père Marquette lui-même, mais on y a ajouté une introduction et on l'a divisé par sections avec des titres. Ces additions ne sont pas du Père Marquette ¹.

b) Le deuxième manuscrit est de l'écriture du P. Marquette lui-même. C'est une « lettre et journal » donnant des détails sur le deuxième et pénible voyage du bon Père au pays des Illinois (1674-75). Le journal est inachevé. La mort arrivait . . . ; le saint et courageux missionnaire allait bientôt expirer sur la rive alors déserte du lac Michigan. Détail touchant: la suscription de cette lettre-journal, écrite aussi par le Père se lit comme suit:

« A mon Révérend Père
Le P. Claude Dablon
Superieur des Missions
de la Compagnie de Jésus
en la Nouvelle-France
à Québec. »

1. Le premier manuscrit est divisé en trois chapitres. Dans ce qui précède et ce qui suit, il n'est question que du premier chapitre.

puis, en note, au-dessus, de la même écriture :

« Lettre et journal de feu P. Marquette. »¹

Revenons au premier manuscrit du cahier conservé au collège Sainte-Marie. Nous avons dit que ce manuscrit, qui donne le récit de la découverte du Mississippi et du pays des Illinois, n'est pas de l'écriture du Père Marquette; nous devons ajouter que le Père Dablon y a fait quelques rares et très courtes corrections. Il y manquait les pages où il était question de la « danse du calumet »; mais comme ces mêmes pages se trouvent dans l'édition Thévenot et ont été citées par le P. Lafiteau et par LaPotherie, il était facile de les reconstituer. C'est ce qu'une main moderne a su faire: de sorte que le manuscrit est maintenant complet, sauf quelques portées de musique, qui se trouvaient dans le manuscrit original et qui font encore défaut.

Les manuscrits du collège Sainte-Marie, ci-haut indiqués, c'est-à-dire: le récit du Père Marquette où est racontée la découverte du Mississippi, écrit par une main inconnue, et la lettre-journal de 1674-75, écrite par le P. Marquette lui-même, ont été reproduits, avec d'autres pièces, par le Père Félix Martin, ancien recteur du collège Sainte-Marie, à Montréal, dans le deuxième volume des *Relations inédites de la Nouvelle-France*, éditions Douniol; Paris 1861. La reproduction est fidèle; le P. Martin a seulement modernisé l'orthographe dans chaque pièce².

1. Ce manuscrit a été reproduit par la photographie dans le volume 59 de la publication de monsieur R.-G. Thwaites : *The Jesuits' Relations and allied documents*.

[2. Sur le rôle du P. Martin dans l'édition des *Relations inédites de la Nouvelle-France* et la valeur de cette édition, lire, dans *Mid-America*, October 1944: *The 1674 account of the discovery of the Mississippi* (pp. 301-316). Sur l'attribution au P. Marquette du *Récit des voyages et découvertes du P. Jacques Marquette (Relations inédites, pp. 238-306)*, consulter *The Jolliet-Marquette expedition, 1673* par le R. P. Francis Borgia Steck, O.F.M. (Quincy, Ill.)]

Le Père Dablon n'envoya le récit original du voyage historique du Père Marquette au Provincial de France qu'en 1678, trois ans après la mort de son auteur. C'est probablement cette version que donna Thévenot dans son recueil de documents publié à Paris en 1681.

On s'est demandé si Jolliet et Marquette étaient tous deux chefs officiels de l'expédition de 1673. D'après des textes de Frontenac, de Duchesneau, du Père d'Abblon, de LaPotherie et de Jolliet lui-même, c'est celui-ci, et celui-ci seul, qui était chargé officiellement du voyage d'exploration de 1673. Le Père Félix Martin, S.J. écrit, à la fin du deuxième volume des *Relations inédites* publiées par Douniol en 1861 :

« C'était à M. Jolliet et au Père Marquette que devait revenir la gloire de cette importante découverte (du fleuve Mississippi). M. Jolliet, né à Québec en 1645, et élève des Jésuites, était lié particulièrement avec le P. Marquette. L'un avait été choisi par MM. de Frontenac et Talon pour cette grande entreprise, l'autre y était poussé par le zèle et le désir de conquérir de nouvelles nations à Jésus-Christ. »

Le Père Tailhan, S. J. (un ancien professeur de l'Université Laval, à Québec), a écrit ce qui suit : « Quelques-uns . . . ont fait du P. Marquette le chef de l'expédition du Mississippi ; c'est une erreur, et Jolliet seul a droit à ce titre, ainsi que le prouvent les témoignages contemporains de Frontenac. »¹

A part le récit du P. Marquette, nous avons, pour suivre les explorateurs dans leur voyage historique, les multiples renseignements contenus dans les documents dont voici la liste :

1. « *Mémoire sur les moeurs, coutumes et religions des Sauvages de l'Amérique septentrionale par Nicolas Perrot, avec notes par le R. P. J. Tailhan, de la Compagnie de Jésus* », page 289 .

1^o Un mémoire du P. d'Ablon, supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus, daté, à Québec, du 1^{er} août 1674, et dont une partie est écrite en quelque sorte sous la dictée de Jolliet. L'original de cette pièce se trouve dans les archives du Gèsu, à Rome. Une copie du même mémoire, de l'écriture de Jolliet, est conservée au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Ce document a été publié en 1861, dans les *Relations inédites de la Nouvelle-France*, édition Douniol, vol. I, pages 193 et suivantes.

2^o Une lettre de Jolliet à Frontenac, dont le texte est reproduit sur la « Carte de Jolliet » dont il sera question ci-après.

3^o Une autre lettre de Jolliet, écrite de Québec, à la date du 10 octobre 1674, et probablement adressée à Monseigneur de Laval, qui était alors en France. « Cette pièce, signalée par l'abbé Faillon, est tirée des archives du séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Elle est tout entière de la main de Jolliet, et fait suite, sur la même feuille, à la relation de la découverte de la Mer du Sud envoyée par le P. Dablon de Québec, le 1^{er} août (1674). Cette dernière relation est aussi de l'écriture de Jolliet¹.

4^o Une lettre de Frontenac à Colbert, portant la date du 11 novembre 1674. Elle est reproduite avec une annexe par M. Pierre Margry dans le premier volume du recueil de documents, de valeurs bien inégales, intitulé: « Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique Septentrionale. »

5^o Une carte dressée par Louis Jolliet en 1674, à son retour du pays des Illinois, intitulée: « Nouvelle découverte de plusieurs nations dans la Nouvelle-France, en l'année 1673 et 1674. »

1. Nous proposons à qui veut démêler, parmi ces documents, ce qui est de Jolliet et ce qui est de Franquelin ou d'un copiste, de consulter les articles du R. P. Delanglez, S.J., dans *Mid-America*, en particulier « Franquelin, Mapmaker » (janvier 1943) et « The discovery of the Mississippi—Primary sources » (octobre 1945).

Cette carte que nous appellerons « Carte de Jolliet », contient — écrite dans une sorte d'encadrement tracé en forme de tablette qui en fait ressortir le texte — la lettre de Jolliet à Frontenac dont nous avons parlé plus haut. Dressée de mémoire, après l'accident du pied du sault Saint-Louis, elle ne porte pas de degrés de longitude, et les degrés de latitude n'y sont indiqués qu'en marge seulement; cependant, elle est faite avec soin; les bourgades, avec leurs noms propres, les gisements de minerais et de pierres de couleur, les lacs, les rivières, etc., y sont indiqués avec précision. Le pays situé au nord de la rivière des Illinois y est appelé *La Frontenacie*; le Mississipi y est nommé *Rivière Buade*; l'Illinois, *Rivière Divine ou l'Outrelaise*; l'Arkansas, *Rivière Bazire* . . . Tout le contour du lac Michigan — même la partie est — y est indiqué.

Le titre de cette carte semblerait établir que Jolliet continua ses découvertes en 1674. Le récit du P. Marquette ne parle que de ce qui s'est passé avant la fin de septembre 1673, et la copie du journal de Jolliet laissée au Sault-Sainte-Marie n'ayant pas été retrouvée — du moins de nos jours — il est difficile de dire quelles furent ces découvertes qui auraient pu être faites pendant l'hiver de 1673-74 et le printemps de cette dernière année, avant le retour de l'explorateur à Québec.

6° Une autre carte dressée par Jolliet et datée de 1674, que nous appelleront « Carte aux armes de Frontenac », parce que les armes de l'illustre gouverneur y sont dessinées, à l'angle supérieur gauche.

Cette carte est intitulée: « Carte de la découverte du Sr Jolliet, où l'on voit la communication du Fleuve S. Laurent avec les lacs Frontenac, Erié, Lac des Hurons, et Illinois. Le Lac Frontenac est séparé par un sault de demye lieue du Lac Erié, duquel on entre dans celui

des Hurons, et par une mesme navigation à celuy des Illinois, au bout duquel on va rejoindre la Rivière divine (par un portage de mille pas) qui tombe dans la Rivière Colbert et se décharge dans le Sein Mexique. — 1674.»

Le pays des Illinois y est appelé *Colbertie ou Amérique Occidentale*, et non plus Frontenacie; le Mississipi y est appelé *Rivière Colbert*, et non plus Rivière Buade.

Il est probable que c'est cette carte que Frontenac envoya à Colbert avec sa lettre du 11 novembre 1674, ci-haut mentionnée. Elle n'indique pas tout le pays découvert par Jolliet et Marquette: la partie située plus au sud que la rivière Ohio fait défaut, et le tracé même de cette rivière semble avoir été ajouté après coup. L'échelle de la carte se trouve au-dessus de ce tracé.

Une copie de cette pièce importante est conservée à l'Université Laval, à Québec.

7° Un mémoire accompagnant probablement la « Carte aux armes de Frontenac », et qui paraît avoir été écrit presque entièrement par Jolliet. On en trouvera le texte à l'appendice D.

8° Une grande carte avec dessins d'arbres et d'animaux, ayant pour titre, tracé dans un cartouche — : « Carte générale de la France Septentrionale, contenant la découverte du pays des Illinois faite par le Sieur Jolliet. » Dans un deuxième cartouche, cette carte porte la dédicace qui suit: « A Monseign. Monseigneur COLBERT, Conseiller du Roy en son Conseil Royal, Ministre et Secrétaire d'Etat, Commandeur et Grand Trésorier des ordres de Sa Majesté. Par son très humble, très obéissant et très fidèle serviteur DUCHESNEAU, Intendant de la Nouvelle-France. »

Nous inclinons à croire que cette carte est celle dont il est question dans l'acte de concession de l'île d'Anti-

costi à Louis Jolliet. Elle serait de 1678. L'université Laval, de Québec, en possède une belle copie.

Grâce à toutes ces pièces et à d'autres sources historiques, de provenance française, canadienne ou américaine, nous pouvons suivre Jolliet et ses compagnons jour par jour, pour ainsi dire, dans leur voyage de découvertes. Nous ne nous y attardons pas trop cependant, préférant nous en tenir aux principales étapes de cette expédition.

RÉCIT

Jolliet passa les cinq premiers mois de l'année 1673 à Michillimakinac ou dans les environs, recueillant des renseignements des Sauvages et dressant, d'après leurs indications, des cartes probables de la partie plus ou moins connue des régions qu'il devait traverser, avec noms de peuples et de bourgades et autres annotations. Son séjour à Michillimakinac lui fournit aussi l'occasion de se familiariser davantage avec la langue huronne, très différente de la langue algonquine, malgré certains points de ressemblance.

La mission de Sainte-Marie, établie sur la rive sud du saut du même nom, entre le lac Huron et le lac Supérieur, n'était éloignée que de deux ou trois jours de navigation de la mission de Michillimakinac. On y avait fait quelques défrichements, et plusieurs Français y avaient fixé leur résidence. C'est là, sans doute, que Jolliet dut aller recruter les canotiers dont il avait besoin pour compléter son équipage. Il est regrettable que les noms des cinq héros obscurs qui accompagnèrent Jolliet et Marquette dans leur voyage si rempli de difficultés et de périls n'aient pas été conservés. Il est certain cependant que l'un des deux pieux et fidèles canotiers qui furent témoins de la mort du Père Marquette sur la rive solitaire du lac

Michigan, en 1675, faisait partie de l'expédition conduite par Jolliet¹. Ces canotiers étaient Pierre Porteret et Jacques. Lequel des deux partagea les hasards et les dangers du voyage de 1673? C'est ce que personne peut dire. Il est permis de supposer que Pierre Moreau dit la Taupine, que l'on retrouve en 1675 au pays des Illinois, faisait aussi parti de l'expédition. On a déjà lu les noms de Porteret et de Moreau dit la Taupine dans la liste des Français présents à la cérémonie de la prise de possession du lac Supérieur, le 14 juin 1671.

DÉPART DES EXPLORATEURS

« Nous ne fûmes pas longtemps à préparer notre équipage, dit le P. Marquette, quoique nous nous engageassions en un voyage dont nous ne pouvions pas prévoir la durée; du blé d'Inde avec quelque viande boucanée furent toutes nos provisions, avec lesquelles nous nous embarquâmes sur deux canots d'écorce, M. Jolliet et moi, avec cinq hommes bien résolus à tout faire et à tout souffrir pour une si glorieuse entreprise.

« Ce fut donc le dix-septième jour de mai 1673² que nous partîmes de la Mission de Saint-Ignace, Michillimakinac, où j'étais pour lors; la joie que nous avions d'être choisis pour cette expédition animait nos courages et nous rendait agréables les peines que nous avions à ramer depuis le matin jusqu'au soir; et parce que nous allions chercher des pays inconnus, nous apportâmes toutes les

1. Voir « Relations inédites », édition Douniol, vol. II, page 291 et page 318.

2. Nous citons ici le texte de l'édition Douniol du récit du P. Marquette; nous croyons cependant que cette date du 17 mai est inexacte. La version Thévenot et le manuscrit du collège Sainte-Marie donnent le 13 mai comme la date du départ de Michillimakinac. Il est vrai que, dans le manuscrit du collège Sainte-Marie, quelqu'un a biffé le chiffre 3 pour le remplacer par un 7; mais rien ne paraît justifier cette substitution.

précautions que nous pûmes, afin que si notre entreprise était hasardeuse, elle ne fût pas téméraire.

« . . . Surtout je mis notre voyage sous la protection de la sainte Vierge Immaculée, lui promettant que si elle nous faisait la grâce de découvrir la grande rivière, je lui donnerais le nom de la Conception, et que je ferais aussi porter ce nom à la première Mission que j'établirais chez ces nouveaux peuples, ce que j'ai fait de vrai chez les Illinois. »

Voilà donc les voyageurs partis, faisant « jouer joyeusement les avirons » sur le détroit de Makinac et cette portion du lac Michigan qui conduit à la baie Verte. Ils entrent bientôt dans la rivière Maloumine (aujourd'hui appelée Menominee), sur le côté ouest de la baie, et se rendent aux bourgades de la nation de la Folle-Avoine, où des missionnaires de la Compagnie de Jésus ont déjà prêché l'Évangile.

La folle avoine qui croît en ce pays, dans les petites rivières, sans qu'il soit besoin de la semer, laisse flotter ses épis à la surface de l'eau. Le grain mûrit ainsi et est recueilli dans les canots par les indigènes, qui portent le nom même de la plante particulière à leur région.

« Les peuples de la Folle-Avoine » tâchent de dissuader les voyageurs de continuer leur route, et leur disent mille choses effroyables qui ne les ébranlent pas un instant. « Après leur avoir fait prier Dieu et leur avoir donné quelque instruction », le missionnaire se sépare d'eux, et tous les voyageurs se rembarquent dans leurs canots pour se rendre au fond de la baie Verte (appelée alors baie des Puans, comme nous l'avons dit), où les Pères jésuites ont déjà une mission régulièrement établie.

« La baie a environ trente lieues de profondeur et huit de large en son commencement ; elle va toujours se rétrécissant jusque dans le fond, où il est aisé de remarquer

la marée, qui a son flux et reflux réglé presque comme celui de la mer. »

Marquette fait un peu d'herborisation pendant que Jolliet fait de l'hydrographie et indique sur sa carte le chemin parcouru.

Les voyageurs quittent la baie pour entrer dans une rivière, très belle à son embouchure et d'une onde tranquille, qui s'y décharge entre deux rives bordées de roseaux. « Elle est pleine d'outardes, de canards, de sarcelles et d'autres oiseaux qui sont attirés par la folle avoine dont ils sont fort friands. »

La rivière devient ensuite difficile; des rochers à fleur d'eau, des courants affolés, des remous imprévus rendent la navigation dangereuse. Mais les canotiers sont habiles; quelques rapides sont heureusement franchis et l'on arrive, le 7 juin, au bourg des Maskoutens, c'est-à-dire des peuples de la Nation du Feu. C'était le centre de la mission appelée « Saint-Jacques de Machkoutench » par le Père Allouëz. Le bourg était alors habité par des Maskoutens, des Miamis et des Kikabous.

« C'est ici, dit le Père Marquette, le terme des découvertes qu'ont faites les Français, car ils n'ont point encore passé plus avant. . . »

« Nous ne fûmes pas plutôt arrivés que nous rassemblâmes les anciens, M. Jolliet et moi. Il leur dit qu'il était envoyé de la part de Monseigneur notre Gouverneur pour découvrir de nouveaux pays, et moi de la part de Dieu pour les éclairer des lumières de l'Évangile. »

La place où se tenait la réunion était ornée d'une grande croix où l'on avait suspendu des ex-voto à la mode indienne: des peaux de bêtes entièrement blanches, des ceintures teintes en vermillon, des arcs et des flèches. La situation de la bourgade était très pittoresque, et la foule avide de voir et d'entendre les Français plus pittoresque encore. Jolliet était-il éloquent? . . . En tout cas

il y avait là tout ce qu'il fallait pour faire naître le *mens divinius*, le souffle plus divin dont parle le poète.

Jolliet termina son discours en demandant deux guides pour sa route, et en accompagnant sa prière d'un présent. On accorda « très-civilement » les deux guides demandés, et l'on fit cadeau aux explorateurs d'une natte pour servir de lit.

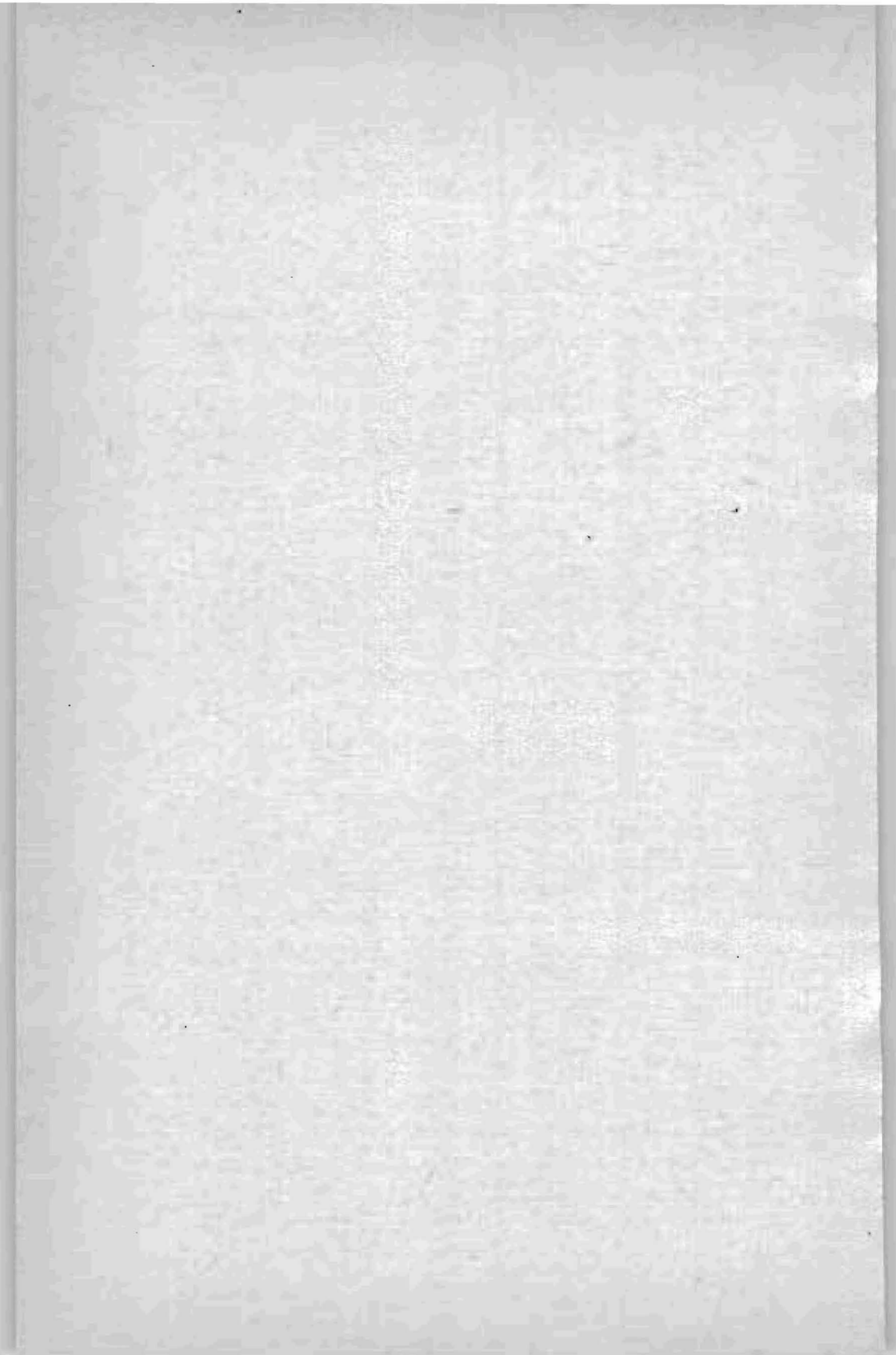
C'était le 9 juin 1673. Le lendemain, 10 juin, les guides indiens — deux Miamis — prirent place dans les embarcations des voyageurs, « à la vue d'un grand monde, qui ne pouvait assez s'étonner de voir sept Français, seuls, et dans deux canots, oser entreprendre une expédition si extraordinaire et si hasardeuse ».

On n'était plus qu'à quelques semaines, quelques jours peut-être, du mystérieux Meschacébé¹. Il fallait maintenant atteindre la rivière Miskonsing (Wisconsin), laquelle devait, d'après les renseignements recueillis par Jolliet, se jeter dans le grand fleuve.

Les embarcations s'engagèrent dans un pays de petits lacs et de marais au milieu duquel on devait suivre le cours de la rivière appelée depuis Rivière-aux-Renards ou Outagamis. Cette rivière était chargée de folle avoine, et il eût été impossible aux Français d'en reconnaître le chenal sans le secours des deux Miamis. Ceux-ci conduisirent les voyageurs jusqu'à un portage de 2,700 pas² qu'ils les aidèrent à franchir en transportant les canots; après quoi ils s'en retournèrent, les laissant seuls, sans guides, dans ce pays inconnu où nul Européen n'avait encore pénétré. Les explorateurs étaient arrivés sur les bords de la rivière Wisconsin.

1. Mescha Cébé, — Metcha Sibou, — Mitchi Sibi, — Michi Sipi, — Mississipi : — Grande Rivière. Dans le mot Meschacébé, il faut prononcer le *ch* doux, comme le *sh* anglais.

2. Cet endroit est encore appelé Portage par les Américains. Il est situé dans le comté de Columbia, au sud des comtés de Marquette et de Green Lake dans l'Etat du Wisconsin.



CHAPITRE QUATRIÈME

Découverte de la rivière Wisconsin — Jolliet, Marquette et leurs cinq compagnons entrent dans les eaux du Mississipi le 17 juin 1673 — Chevreuils et bisons; outardes et cygnes; végétation luxuriante — Nulle trace de la présence de l'homme — Les pisikious — Première rencontre avec les Illinois, à Peouaréa (rivière des Moines) — Eloquence et mœurs indigènes — Suite du voyage — Monstres — Découverte de la rivière des Illinois et du Missouri — Chaleurs intenses — Cannes, roseaux et cotonniers.

PLUSIEURS fois il nous est arrivé de nous demander quelles étaient les impressions de Jolliet dans les circonstances émouvantes qui marquèrent son grand voyage historique, et plusieurs fois aussi nous nous sommes pris à regretter la perte du journal qui devait les raconter. La parfaite communauté d'aspirations et de croyances de Jolliet et de Marquette, les liens étroits de race, d'éducation et d'amitié qui les unissaient, permettent cependant de conclure à une similitude au moins relative de ces impressions. Écoutons donc la parole émue du missionnaire pour y découvrir le sentiment et la pensée de l'explorateur.

Nous avons vu que les voyageurs avait remarqué, au centre de la bourgade des Mascoutins, une grande croix à laquelle les Sauvages avaient suspendu des ex-voto; d'un autre côté les deux guides qui les avaient conduits jusque sur les bords de la rivière Misconsing avaient quelque connaissance du christianisme et leur

avaient témoigné une grande complaisance. On avait donc jusque-là voyagé en pays connu ou en pays ami. Au départ des deux Miamis, l'isolement dans lequel ils se trouvaient, lui et ses compagnons, fit naître chez Marquette un vague sentiment d'appréhension. « Nous quittons donc, dit-il, les eaux qui vont jusqu'à Québec, à quatre ou cinq cents lieues d'ici, pour prendre celles qui nous conduiront désormais dans les terres étrangères. Avant de nous embarquer, nous commençons tous ensemble une nouvelle dévotion à la sainte Vierge Immaculée, que nous pratiquâmes tous les jours, lui adressant des prières particulières pour mettre sous sa protection et nos personnes et le succès de notre voyage ; et après nous être encouragés les uns les autres, nous montons en canots. »

Le Misconsing est large, mais la navigation en est difficile, à cause des bancs de sable qui en obstruent le cours ; un grand nombre d'îles couvertes de vignes émergent de ses flots ; sur ses bords, tantôt ombragés par des chênes, des noyers et des tilleuls, tantôt simplement couverts d'un tapis de verdure, on aperçoit des chevreuils et des vaches, qui passent par troupeaux. Les voyageurs sont aidés dans leur navigation par le courant, qui est parfois assez rapide. Chaque soir ils s'arrêtent pour camper sur la rive déserte.

Arrêtons-nous nous-mêmes un instant pour contempler le tableau qu'offre alors ce groupe de Français, si sublimes de courage, de désintéressement, de virile simplicité.

Au fond de la plupart des expéditions qui marquèrent les commencements des diverses colonies des deux Amériques, on trouve, à un degré plus ou moins accusé, l'idée du lucre, de la domination, de l'ambition d'arriver à des jouissances vulgaires. Combien est dégagée de toute préoccupation analogue l'âme des explorateurs que nous voyons faire halte sur ce rivage inconnu du nouveau

monde! Le missionnaire s'entretient familièrement avec ses compagnons; il parle de la douce France, qu'il a quittée pour aller à la conquête des âmes, du Christ Jésus, dont il est le disciple et l'apôtre; il parle de cette créature privilégiée qu'il vénère entre toutes, dont l'âme, blanche comme la corolle des lis, n'a jamais été flétrie par la moindre souillure. Jolliet note les observations géologiques de l'un de ses canotiers, qui a quelque expérience des mines; armé de son astrolabe, le chef de l'expédition interroge le ciel, où se détache, lumineuse, cette « faucille d'or » dont parle le poète, qu'un « moissonneur de l'éternel été » a également jetée « dans le champ des étoiles ». Fils de Québec, sa pensée doit se reporter souvent vers cette ville au panorama inoubliable où demeure sa famille, vers ce nouveau gouverneur à si grande allure que Louis XIV vient d'envoyer au Canada, et à qui il doit rendre compte de son exploration. Tous font la prière « en commun » et méditent sur le suprême voyage qui est le terme de toute vie humaine.

On campe ainsi trois ou quatre fois encore, sous le ciel bleu où à l'abri des canots renversés; on répète chaque soir les observations astronomiques; et enfin, après avoir parcouru quarante lieues sur cette rivière Misconsing — Jolliet ayant noté 42 degrés et demi d'élévation — on entre dans le Mississipi « avec une joie qui ne se peut exprimer ».

C'était le 17 juin 1673 — un samedi — un peu plus d'un mois après le départ de Michillimakinac.

Les frêles canots d'écorce semblent perdus sur ce grand fleuve aux eaux lentes et profondes. Les voyageurs sont pénétrés de la solennité de leur rôle. Une date nouvelle est inscrite aux fastes de l'histoire. Le tableau est éblouissant, et l'on comprend qu'il ait inspiré à l'un de nos poètes une des plus belles productions de la muse canadienne. « Jolliet, Jolliet — s'écrie le barde de Lévis —

« ... Quel spectacle féérique
Dut frapper ton regard quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu. »¹

Ce spectacle émeut les savants comme il inspire les poètes. L'abbé Verreau compare Marquette au doge de Venise se mariant avec l'Adriatique; il nous fait voir le missionnaire, l'auréole au front, prenant possession du fleuve mystérieux au nom de la religion et le consacrant à la Vierge Immaculée.

La rivière Wisconsin tombe dans le Mississipi entre les Etats du Wisconsin et de l'Iowa, un peu au-dessus de Dubuque. Les voyageurs descendirent le cours majestueux de la rivière, dominés par le spectacle de la riche et vigoureuse nature qui s'offrait à leurs regards, et aussi par un silence solennel qu'ils craignaient eux-mêmes de troubler. Pendant huit jours aucune figure humaine n'apparut à leurs yeux. Etaient-ils bien éveillés? Cet enchantement d'une navigation sans obstacle, au milieu d'un pays où s'étalaient les splendeurs de la plus admirable végétation, devrait-il durer? Ils descendaient chaque soir sur la rive pour y allumer un feu et préparer leur repas. Les rets qu'ils avaient apportés avec eux leur permettaient de se procurer en abondance des poissons dont quelques-uns offraient des « singularitez » notées aussitôt par les explorateurs avec d'autres observations relatives à la faune et à la flore.

Après s'être un peu délassé en marchant sur la grève, on reprenait les embarcations et on regagnait le large pour ne pas être exposé à des surprises. Dans chaque canot, ancré pour la nuit, un homme se tenait éveillé afin de pouvoir signaler l'approche du danger, et aussi de pouvoir faire contrepoids aux mouvements inconscients

1. Louis Fréchette. — La pièce est reproduite en appendice.

des dormeurs, car un déplacement de poids, même peu considérable, suffit pour faire chavirer immédiatement un canot d'écorce.

Le fleuve a toujours un cours doux et paisible; sa direction sud-sud-est indique qu'il doit se jeter non dans la mer Vermeille, ouvrant la voie à la mer de Chine, comme on l'espérait, mais dans le golfe du Mexique, ou peut-être plus à l'est, au-dessus de la Floride. Les voyageurs constatent que le pays montagneux des régions supérieures s'est affaissé peu à peu; au 42^e degré, il n'y a plus que des collines peu élevées; les îles sont couvertes de beaux arbres; on voit « des chevreuils et des vaches, des outardes et des cygnes sans ailes — les cygnes quittant leurs plumes à cette saison dans ce pays.

Au 41^e degré (41 degrés, 28 minutes), les voyageurs commencent à voir des animaux d'autres espèces, notamment des « pisikious » ou bœufs sauvages. Par la description qui suit, on reconnaît aisément le buffle des prairies, presque entièrement disparu de nos jours¹.

Nous appelons les pisikious « bœuf sauvages », dit le Père Marquette, « parce qu'ils sont bien semblables à nos bœufs domestiques; ils ne sont pas plus longs, mais ils sont près d'une fois plus gros et plus corpulents; nos gens en ayant tué un, trois personnes avaient bien de la peine à le remuer. Ils ont la tête fort grosse, le front plat et large d'un pied et demi entre les cornes, qui sont entièrement semblables à celles de nos bœufs, mais elles sont noires et beaucoup plus grandes. Ils ont sous le col comme une grande falle, qui prend en bas, et sur le dos une bosse assez élevée. Toute la tête, le col, et une partie des épaules sont couverts d'un grand crin comme celui des

1. Un bon spécimen de buffle a été transporté, en 1896, dans l'île d'Anticosti, l'ancienne seigneurie de Jolliet, aujourd'hui la propriété de M. Henri Menier, de Paris. Il vient, nous a-t-on dit, du Nord-Ouest canadien. Nous ne lui avons pas trouvé l'air farouche de ses congénères illinois d'autrefois.

chevaux. C'est une hure longue d'un pied, qui les rend hideux, et, leur tombant sur les yeux, les empêche de voir devant eux. Le reste du corps est revêtu d'un gros poil frisé, à peu près comme celui de nos moutons, mais bien plus fort et plus épais; il tombe en été, et la peau devient douce comme du velours. C'est pour lors que les sauvages les emploient pour s'en faire de belles robes qu'ils peignent de diverses couleurs. La chair et la graisse des pisikious est excellente et fait le meilleur mets des festins. Au reste, ils sont très méchants, et il ne se passe point d'année qu'ils ne tuent quelque Sauvage. Quand on vient les attaquer, ils prennent, s'ils le peuvent, un homme avec leurs cornes, l'enlèvent en l'air, puis ils le jettent contre terre, le foulent des pieds et le tuent; si on tire de loin sur eux ou de l'arc ou du fusil, il faut, sitôt le coup parti, se jeter par terre et se cacher dans l'herbe; car s'ils aperçoivent celui qui a tiré, ils courent après et le vont attaquer. Comme ils ont les pieds gros et assez courts, ils ne vont pas bien vite pour l'ordinaire, si ce n'est lorsqu'ils sont irrités. Ils sont épars dans les prairies, comme des troupeaux; j'en ai vu une bande de quatre cents. »

Dans sa lettre du 10 octobre 1674, Jolliet dit: « Les bœufs ou buffles s'y voient (dans le pays des Illinois) comme aux Iles, partout et en quantité. J'en ai vu et compté jusque à 400 ensemble dans une prairie, mais l'ordinaire est d'en voir trente ou quarante. La viande en est excellente. »

Poursuivant leur course dans une direction sud et sud-sud-ouest, les voyageurs atteignent la hauteur de 41 degrés et jusqu'à 40 degrés et quelques minutes. Ils ont parcouru plus de soixante lieues depuis qu'ils naviguent sur la grande rivière, et toujours le même silence mystérieux les entoure.

HALTE DE PÉOUARÉA (*Rivière des Moines*)

Enfin, le 25 juin — un dimanche — ils aperçoivent des pistes d'homme sur la rive droite de la rivière. Le rêve va enfin s'évanouir; mais que va être la réalité?

On raconte qu'un voyageur naufragé dans une île déserte, et qui y avait vu, sans la moindre frayeur, plusieurs animaux de l'aspect le plus farouche, se prit un jour à trembler en découvrant les traces des pas d'un homme dans sa solitude. C'est que l'homme, lorsqu'il est méchant, est plus à craindre encore que les animaux féroces.

Le moment était solennel. Écoutons encore l'historien du voyage:

«... Le 25 juin, nous aperçûmes sur le bord de l'eau¹ des pistes d'homme, et un petit sentier assez battu qui entraînait dans une belle prairie. Nous nous arrêtasmes pour l'examiner, et jugeant que c'était un chemin qui conduisait à quelque village de Sauvage, nous prîmes résolution de l'aller reconnaître. Nous laissons donc nos deux canots sous la garde de nos gens, leur recommandant bien de ne pas se laisser surprendre, après quoi M. Jolliet et moi entreprîmes cette découverte assez hasardeuse pour deux hommes seuls, qui s'exposent à la discrétion d'un peuple barbare et inconnu. Nous suivions en silence ce petit sentier, et après avoir fait environ deux lieues, nous découvrîmes un village sur le bord d'une rivière, et deux autres sur un coteau écarté du premier d'une demi-lieue. Ce fut pour lors que nous nous recommandâmes à Dieu de bon cœur, et ayant imploré son secours, nous passâmes outre sans être découverts, et nous vîmes si près que nous entendions même parler les

1. Sur la rive ouest du Mississippi, immédiatement au-dessous de l'embouchure de la Rivière-des-Moines. (Carte de Jolliet.)

Sauvages. Nous crûmes donc qu'il était temps de nous découvrir, ce que nous fîmes par un cri que nous poussâmes de toutes nos forces, en nous arrêtant sans plus avancer. A ce cri les Sauvages sortent promptement de leurs cabanes, et nous ayant probablement reconnus pour Français, surtout voyant une Robe-Noire, ou du moins n'ayant aucun sujet de défiance, puisque nous n'étions que deux hommes et que nous les avions avertis de notre arrivée, ils députèrent quatre vieillards pour nous venir parler, dont deux portaient des pipes à prendre du tabac, bien ornées et empanachées de divers plumages. Ils marchaient à petits pas, et, élevant leurs pipes vers le soleil, ils semblaient lui présenter à fumer, sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez longtemps à faire le peu de chemin depuis leur village jusqu'à nous. Enfin, nous ayant abordés, ils s'arrêtèrent pour nous considérer avec attention. Je me rassurai en voyant ces cérémonies qui ne se font parmi eux qu'entre amis, et bien plus quand je les vis couverts d'étoffe¹, jugeant par là qu'ils étaient de nos alliés. Je leur parlai donc le premier, et je leur demandai qui ils étaient; ils me répondirent qu'ils étaient Illinois² et pour marque de paix, ils nous présentèrent leur pipe pour pétuner. Ensuite ils nous invitèrent d'entrer dans leur village, où tout le peuple nous attendait avec impatience.»

Un vieillard se tenait debout à la porte de la cabane où les deux Français devaient être reçus. Les mains tendues vers le soleil, il s'écrie, en voyant arriver les étrangers: « Que le soleil est beau, Français, quand tu viens

1. Ces vieillards ainsi députés vers Marquette et Jolliet durent se parer pour la circonstance de ces étoffes dont aucun autre Illinois ne faisait usage.

2. *Illinoueck* ou Illinois, — hommes, hommes supérieurs. Ils formaient une sorte de confédération de cinq ou six tribus, parmi lesquelles on remarquait les Péouaréas et les Moïngouénas. Le Père Marquette avait déjà rencontré des Illinois à sa mission du Saint-Esprit, au Lac Supérieur. Ils parlaient une langue dérivée de l'algonquin.